

BUREAU RUE NAIN

ROUBAIX-TOURCOING

Trois mois. 12 fr.
Six mois. 23.
Un an. 44.

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR GERANT: A. REBOUX

Le Nord de la France

Trois mois. 14.
Six mois. 27.
Un an. 51.

ANNONCES: 15 centimes la ligne
RECLAMES: 25 centimes
- On traite à forfait -

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grand-Chaou...

ROUBAIX, 16 MARS 872

BULLETIN QUOTIDIEN

Un journal affirme que le traité de commerce avec l'Angleterre a été dénoncé hier.

Contrairement aux bruits répandus, à Roubaix, dans la journée d'hier et ce matin, les derniers avis de Versailles ne parlent en aucune façon d'un emprunt, ni de craintes de guerre entre l'Angleterre et l'Union américaine.

Dans toutes les parties de l'Allemagne soumises au joug prussien, la persécution contre les catholiques s'accroît. En Saxe, la deuxième chambre a réduit à 3 heures par semaine le temps donné à l'enseignement religieux, et elle a interdit aux membres du clergé et aux congrégations religieuses la fondation d'écoles.

En Bavière, le conseil municipal d'une petite ville, poussé par la régence, a décidé, malgré l'opposition du bourgmestre, que l'église serait remise tous les dimanches pendant deux heures aux Vieux Catholiques.

A Bade, le ministre d'Etat, M. Jolly, répondant à M. Eckard, a déclaré 1° que les Vieux Catholiques seraient protégés dans la jouissance de leurs prébendes ecclésiastiques et dans l'exercice de leurs fonctions sacerdotales.

2° Que les Communes Vieilles Catholiques pourraient se servir des anciens édifices consacrés au culte: - 3° que l'enseignement religieux cesserait d'être obligatoire, s'il était fait par un prêtre infailibiliste.

Le parlement autrichien où dominent les libéraux centralistes montre toujours la même animosité contre les catholiques. Malgré un brillant et irrefutable discours de Mgr Greiter, la chambre a voté une résolution invitant le gouvernement à faire un meilleur usage du fonds de religion, et à vendre une partie des biens qui le composent, afin de donner une leçon au clergé. Une autre résolution a été également votée qui invite le gouvernement à réduire le nombre des évêques en Dalmatie; les libéraux autrichiens ne se sont pas demandés, s'ils n'allaient pas contre les vœux des populations et si cela ne dépassait pas les pouvoirs du gouvernement.

L'ambassadeur de France en Chine, M. de Geoffroy, a voulu s'arrêter à Rome, en se rendant à son poste; il y a reçu la bénédiction du souverain pontife. Puisse cette bénédiction l'éclairer sur sa mission et puisse-t-il comprendre qu'un ambassadeur français sert les intérêts de la France, lorsqu'il protège non-seulement nos commerçants et nos missionnaires, mais les catholiques indigènes.

Un membre du parlement hollandais a interpellé le gouvernement sur l'exécution du traité qui vend aux Anglais les colonies hollandaises d'Afrique. Nous avons déjà dit que ce traité avait soulevé des protestations très vives de

la part des petits états indigènes soumis au protectorat hollandais. M. Hoemkerke a demandé si les gouvernements hollandais et anglais emploieraient la force pour forcer les Elminois, dont l'opposition a été la plus accentuée à accepter le protectorat anglais. Le ministre des affaires étrangères a répondu que tout en désirant l'exécution, du traité avec l'Angleterre, il ne voulait pas que cette puissance emploie la force. C'est très bien en paroles, mais en fait, l'Angleterre ne se gênera pas pour avoir recours à la force, lorsque les colonies hollandaises auront été remises et une fois de plus on aura trafiqué sur les populations sans se soucier de leurs désirs.

Le Times dit que la France a résolu d'abroger le traité de commerce. Le traité aurait peut-être été modifié lors même que l'empire n'eût pas été renversé. L'indemnité de guerre des cinq milliards à payer aux Prussiens en accélère la fin. Après son abolition, la France seule apportera d'importants changements dans ses tarifs, mais l'Angleterre ne changera probablement pas les siens. (Correspondance Havas.)

L'ère des repentances.

On peut remarquer, en ce moment, dans le personnel d'écrivains et de penseurs qui constituaient l'avant-garde de la révolution intellectuelle en France, un mouvement d'arrêt ou plutôt de recul sur toute la ligne.

La guerre de 1870 et la Commune de Paris ont été le chemin de Damas des apôtres de la libre-pensée.

Il y a quelques mois, la Revue des Deux Mondes imprimait ces lignes terribles:

« Ce que nous pensons tout bas, les uns en se soumettant docilement à la vérité, les autres en rechignant contre les clartés de l'évidence, c'est que la banqueroute de la Révolution française est désormais un fait accompli, irrévocable. »

En 1848, nous avions encore assez de foi dans nos principes pour éprouver de la colère contre les insensés qui les compromettaient; aujourd'hui, l'attachement qu'ils inspirent tient à l'embaras de les remplacer et à la honte d'avouer qu'ils nous ont trompés.

Il n'est pas une seule de ses promesses que la Révolution n'ait été impuissante à tenir, pas un seul de ses principes qui n'ait engendré le contraire de lui-même et produit la conséquence de ce qu'il voulait éviter...

De quelque côté qu'on regarde, l'avortement est complet, et l'enfant qu'elle a mis au monde, seucant le pus avec du lait, meurt de ce qui le fait vivre et vit de ce qui le fait mourir.

La banqueroute de la Révolution française!... La Revue des Deux Mondes va plus loin que M. de Maistre.

En même temps que la Revue des Deux-Mondes proclamait, en ces termes énergiques, l'avortement de la Révolution, M. Renan écrivait son livre sur la Réforme intellectuelle et morale, et déclarait à son tour, en relevant les fautes, les erreurs et les crimes des novateurs de 89 et des révolutionnaires de 72, que la suppression de la royauté

était un véritable suicide pour la nation française.

Sous l'impression des mêmes événements, M. Littré, le prophète du positivisme, commença, dans le recueil publié par lui, la série de ses rétractations, série non épuisée encore, car on peut lire dans le dernier numéro ces nouveaux aveux:

« Quelques-uns, au 4 septembre, crurent que la proclamation de la République exercerait une certaine influence sur la disposition des Allemands; elle n'en exerça aucune. D'autres pensent que la durée de la République, si elle parvenait à se consolider, produirait un effet considérable sur l'opinion et la politique européenne. Cela eût été véritable dans la période qui commence à 1815 et qui finit à 1870; mais cela ne l'est plus. »

Beaucoup, parmi les esprits libéraux, avaient espéré que cette période se consoliderait par cette durée même, et que les intérêts et les mœurs rapprocheraient assez les peuples européens pour rendre impossibles les grandes confagérations. C'était une erreur que, du reste, j'ai partagée. Elle vint de ce qu'alors, ont tant seulement compte des gouvernements et des peuples, sans tenir compte des races.

Les gouvernements et les peuples auraient peut-être continué de s'accrocher à une situation qui avait déjà duré cinquante ans; mais les races ne s'en accommoderaient pas; elles l'ont brisée. Que reculerait-il de l'intrusion de ce nouvel élément, en conflit avec l'évolution naturelle de la civilisation? C'est là la question la plus prochaine qui, au point de vue européen, paraît secondaire; et les agitations du socialisme et l'établissement de la République en France.

L'établissement de la République, une question secondaire!... Dans la bouche de M. Littré, ce langage suppose un revirement plus qu'inattendu.

Enfin, le métaphysicien de la démocratie, M. Vacherot, excommunié par la République française, traité de pauvre homme par M. Gambetta, répond, non sans une expression de mélancolie profonde, qu'il se hâtera de revenir à ses titres le jour où l'état de notre malheureux pays lui laissera la liberté de penser à autre chose qu'à son salut. « Pauvre homme, en effet, comme vous le dites, — s'écrie-t-il, — étrange philosophe, n'ayant pas assez d'indignation et de colère contre une insurrection qui a débuté par l'assassinat, qui a fini par l'exécution des otages, par l'incendie, et dont le triomphe eût livré Paris et la France à l'étranger. » M. Vacherot rappelle que, dans l'exaspération de sa peur, il a été jusqu'à voter la dissolution de toutes les gardes nationales de France, « la plus grande mesure d'ordre public qui ait été prise par l'Assemblée, et la plus favorable, d'ailleurs, à la réorganisation militaire. »

Toutes ces déclarations, tous ces retours, tous ces repentirs, nous les enregistrions, nous les constatons, nous en donnons acte; mais nous ne croyons pas que les aveux du présent suffisent à amnistier les erreurs et les agissements du passé.

Voilà donc les hommes qui ont lancé le mouvement, qui l'ont précipité, qui ont enlevé au peuple ses croyances, et qui ne sont même arrivés si vite à la célébrité que par l'audace de leurs théories radicales et négatives. les voilà qui, en

présence des convulsions révolutionnaires ou socialistes dont ils ont semé le germe, reculent, découragés, effarés ou attristés, et vont même, quelques-uns, jusqu'à répudier le sanglant héritage de la Révolution française!

Quel enseignement pour la génération nouvelle, et quelle leçon surtout pour ceux qui seraient tentés de demander à des révolutions nouvelles les progrès et les garanties que les secousses violentes du passé n'ont fait que compromettre, bien loin de les sauvegarder!

(France.)

Lettres de Paris

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 15 mars 1872.

Quand l'Assemblée vint à Versailles, tous les membres de la droite, au nombre de 250, tenaient leurs réunions dans les salons de l'hôtel des Réservoirs. Plus tard, un certain nombre de ces membres, sans vouloir se séparer de leurs collègues, organisèrent des réunions particulières dans l'ancien manège dit des chevaux légers. Vous n'avez pas oublié la dissidence qui se produisit entre cette dernière réunion et les signataires du manifeste monarchique de la droite, dissidence qui eut pour orateur M. le comte de Chambord fit cesser. On avait donc à se féliciter de cet accord, quand nous avons vu se former récemment, entre des membres de la réunion générale des Réservoirs, une association distincte, mais non séparée, composée des principaux promoteurs et signataires des deux manifestes de la droite et du centre droit. Quel est le but spécial de cette nouvelle réunion extra-parlementaire? Je l'ignore.

Mais on remarque beaucoup, à Versailles, que les membres de cette fraction de la droite tiennent des délibérations fréquentes à l'hôtel de France; ils sont convoqués, dit-on, en réunion extraordinaire pour dimanche prochain, à Paris, chez M. le duc d'Audiffret-Pasquier; d'autres membres de la droite et du centre droit ont été également convoqués; il n'y a pas eu, m'assure-t-on, d'invitation envoyée aux membres de l'extrême droite.

Quand les députés de la majorité, consignés les manifestes de la droite et du centre droit, se sont réunis sur le terrain monarchique, ils ont fait un acte important pour l'avenir de notre pays, il ne faudrait pas le compromettre par de nouvelles et fatales divisions. J'aime donc à croire que les inquiétudes dont on m'entretient sont mal fondées.

M. le duc d'Audiffret-Pasquier n'a pas reparu, dit-on, depuis un certain temps, à la réunion de la droite, rue des Réservoirs.

M. le duc d'Aumale s'agite beaucoup, multiplie ses avances aux membres de la majorité et semble travailler à augmenter de plus en plus son influence personnelle dans l'Assemblée; si c'est au profit de l'union de toutes les forces monarchiques, dans les seules conditions où cette union puisse être utile à la France, la préserver des deux fléaux du

ou envieux la belle amazone galopait côte à côte avec son cousin.

— Pauvre Sylvie! que j'étais injuste! se dit-elle avec un mélancolique sourire: elle valait mieux que moi... mieux que moi... mieux que nous tous! Courageuse femme! s'enfouir, à vingt-deux ans, dans ce vieux château, et y rester seule, sans plainte, sans murmure, sans autre consolation que les journaux et les rapports qui lui parlent des brillants faits d'armes du capitaine George de Prasly!

La suite au prochain num.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 17 MARS 1872

— 21 —

L'ENVERS DE LA COMÉDIE

DEUXIÈME PARTIE

II.

(Suite)

En même temps, elle leva machinalement les yeux vers la porte de la loge devant laquelle elle s'était arrêtée: c'était le n° 9.

Instinctivement M<sup>me</sup> Mévil frissonna; mais elle n'osa questionner personne, et elle ne voulut pas rester au bal un instant de plus. Cette atmosphère étouffante; ce théâtre traditionnel et suranné de galanteries futiles ou tapageuses lui inspirait un mélange d'effroi et de dégoût: elle avait peur de tous ces yeux étincelants sous les velours et la soie comme un sarcasme ou une menace. Une sorte de pressentiment invincible lui disait qu'Edgard avait son enjeu dans la scène plus ou moins dramatique dont elle n'avait pu voir le dénouement, et il lui semblait d'ailleurs que c'était déjà

nête homme que de s'aventurer dans ces zones torrides, pleines de bruit, de licence, de mensonges et de vertiges. Elle battit donc en retraite, un peu plus triste et un peu plus inquiète qu'à son arrivée: le retour s'effectua sans accident, et, une heure après, M<sup>me</sup> Mévil, rentrée dans son hôtel avec Rosine par la porte du jardin, remontait en tapinois dans son appartement.

Autour d'elle, pas un bruit, pas une lumière; la maison tout entière semblait ensevelie dans un lourd sommeil; la pendule, seule éveillée, marquait trois heures du matin. Rosine, envoyée prudemment aux informations, revint bientôt dire à sa maîtresse que M. le baron n'était pas rentré.

M<sup>me</sup> Mévil se coucha, mais elle ne put dormir: cette absence d'Edgard prolongée outre mesure, les chaudes et orangeuses images qui venaient de passer devant ses yeux, cette inquiétude de toute une nuit d'autant plus tenace qu'elle était plus vague; ces deux délations, l'une écrite, l'autre parlée, qui, à quelques heures de distance, avaient dirigé sur un même point les visions confuses de sa jalousie, tout cet ensemble d'agitation physique, d'excitation nerveuse, d'angoisse morale, de pressentiment et de mystère, attisait son insomnie, et lui faisait admettre comme possibles les choses les plus invraisemblables. Au point du jour, brisée de fatigue, elle s'assoupit pour quelques heures, et son som-

meilleu de la veillée. Elle se voyait à l'Opéra, au milieu d'une foule immense, entourée de femmes en domino noir dont les yeux reluisaient sous leurs masques comme des feux-follets dans la nuit. L'une d'elles se détachait du groupe, et, avec de stridents éclats de rire, lui montrait du doigt Edgard valsant, dans le fond, au bras d'une élégante sylphide; ce couple fantastique se rapprochait en tournoyant, et dans les bizarres transformations du rêve, la danseuse, repliant ses ailes de gaze, se changeait en un homme de haute taille, d'une figure sinistre, aux cheveux blancs, à la moustache grisonnante, qui présentait à Edgard deux fleurets dénichés. Cette dernière vision réveilla M<sup>me</sup> Mévil en sursaut: elle sonna vivement: Rosine accourut, et raconta à sa maîtresse que M. Mévil était rentré vers sept heures, qu'il ne s'était pas couché, qu'il n'avait pris que le temps de se débarrasser de son costume du soir pour mettre une redingote et un paletot, et qu'après avoir recommandé qu'on ne le réveillât pas, il était ressorti presque aussitôt. Rosine qui avait l'émotion facile et qui n'était pas sans quelque teinture de roman et de mélodrame, ajouta que M. le baron paraissait fort agité.

L'angoisse de M<sup>me</sup> Mévil redoubla; trop de pressentiments, trop d'indices lui annonçaient, depuis la veille, un malheur, un péril quelconque pouvant nuire à son amour, l'amour et peut-être la vie de son mari. Au milieu du désordre de ses

bien distinct: celui des paroles qu'elle avait entendu circuler de groupe en groupe, près de la loge n° 9: « Cette affaire se dénouera demain, à la mare d'Auteuil. » Avec cette lucidité particulière aux femmes dans les crises de ce genre, elle comprit que c'était là qu'elle trouverait le mot de l'énigme, et que ses soupçons et ses craintes se changeraient en certitude: sa résolution fut prise à l'instant; elle demanda ses chevaux et se dirigea vers le bois de Boulogne.

La matinée était froide et belle; dans les allées du bois, encore désertes, quelques légers flocons de neige ou de gelée blanche achevaient de se fondre au rayon d'un soleil de février qui préluait au printemps. M<sup>me</sup> Mévil, tapie au fond de sa calèche, promenait ses regards à droite et à gauche, et sa vue plongeait avec anxiété tantôt dans les clairières qui s'ouvraient çà et là, à l'angle des grands massifs, tantôt dans l'intérieur des rares voitures de place qu'elle croisait ou dépassait. Pendant cette course solitaire et fiévreuse, sa pensée, par une pente irrésistible, fit un retour vers le passé: elle se souvint que, quatre ans auparavant, alors qu'elle s'appelait encore la duchesse de Birague et que les empreintes d'Edgard auprès de Sylvie avaient éveillé sa jalousie, elle était venue souvent, par les belles journées d'avril, se promener seule, tout emmitouflée de voiles et de fourrures, dans ces mêmes contrées, et que là, cachée derrière

la suite au prochain num.

Bilan hebdomadaire de la Banque de France

Table with financial data for Banque de France, including Encaisse métallique, P. portefeuille commercial, Avances sur titres, etc.

Bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre

Table with financial data for Banque d'Angleterre, including Augmentation, Réserve des billets, Comptes de Trésor, etc.